

LES MALADIES DE LA DANSE

« Cinquante-cinq professeurs de France se sont réunis à Paris pour étudier les modifications à apporter aux danses connues... »
LES JOURNAUX.

À la suite de la lecture de cette nouvelle assez... inquiétante, nous ne pensons mieux faire que de publier un chapitre particulièrement intéressant du remarquable et récent ouvrage de notre éminent collaborateur Jean d'Udine : « Qu'est-ce que la Danse ? » (1)

Déjà, plus d'une fois, j'ai fait allusion à quelques-unes d'entre elles, quand une démonstration « par l'absurde » me paraissait susceptible de mieux faire comprendre un problème difficile ou de préciser telle ou telle qualité foncière de la Danse.

Reprenons maintenant l'examen de ces maladies, d'une façon brève, mais plus ordonnée.

Je les ramènerai toutes à six principales, qui s'opposent, l'une à l'autre, deux par deux, et forment, en quelque sorte, trois couples de défauts contradictoires, l'amateurisme et la virtuosité excessive, la mièvrerie et la sécheresse, la fausse pudeur et l'impudicité.

Nous venons déjà d'apercevoir l'amateurisme des pseudo-artistes qui pastichent aujourd'hui, un peu partout, la danse hellénique. Le type « amateur », chez le danseur et chez la danseuse, est relativement récent, du moins à notre époque. Seuls, ou à peu près seuls, jusqu'au début du XX^e siècle, les professionnels se livrèrent à la « danse d'art », à la danse-spectacle ; ils savaient leur métier d'une façon plus ou moins parfaite, mais toujours suffisante. Les amateurs se contentaient de briller dans les danses de salon et n'entreprenaient pas la pratique de la « danse classique », trop difficile à imiter sans une longue initiation, sans une précoce culture de ses pas et de ses positions. Quand la danseuse californienne nous révéla, magistralement, il faut en convenir, une danse plus saine et moins artificielle, on crut facile de s'y livrer et l'on vit éclore, de toutes parts, une moisson de danseurs et de danseuses aux pieds nus, qui, sous prétexte d'art antique, se mirent, de bonne foi je l'espère, mais avec une désinvolture exaspérante, à caricaturer odieusement l'art d'Isadora. Il faut reconnaître que le public ne fait pas très bien la différence et que n'importe qui, avec une tunique un peu courte, vingt « sautillés » et quelques gestes des mains, picorant à droite et à gauche dans l'espace, à peu près en mesure, peut faire crier au « miracle grec » tout Paris assemblé.

Vraiment les ministres et les dévots de la « danse classique » n'auraient guère de peine à défendre leur art contre ces niaiseries, si le public mondain n'était si « gobeur ».

Je ne voudrais pourtant pas que les demoiselles d'opéra triomphassent trop facilement et que, critiquant la frêle paille aperçue dans l'œil de leurs rivales, elles oubliassent la poutre qui s'enfonce dans le leur et qui est précisément le défaut opposé à cet amateurisme candide : je veux dire une aride et stérile virtuosité.

C'est l'erreur foncière du Ballet d'avoir peu à peu sacrifié, sans s'en apercevoir, l'harmonie des mouvements à leur rapidité et cher-

ché, de jour en jour, à étonner davantage. Quand Mlle de Camargo, la première, batut les entrechats à quatre et que, plus tard, Mlle Lany les batut à six, elles ne perfectionnaient pas leur art ; elle en exagéraient les qualités et tombaient de l'adresse dans le tour de force. Mais comme le public s'enthousiasme toujours davantage pour l'étrange et l'extraordinaire que pour le naturel et l'expressif, on en est venu à tous ces mouvements saccadés, violents, anguleux, spasmodiques, qui, sous prétexte de légèreté, de vélocité, semblent narguer les lois de la pesanteur et les narguent en effet, mais en leur faisant de si vilaines grimaces qu'aucun spectateur non entraîné, qu'un villageois, un enfant ou un ermite ne sauraient regarder ces danses, sans les trouver horriblement brusques, pénibles et exagérées. La géhenne des « pointes » est un des méfaits les plus inexorablement du « vouloir vaincre » théâtral.

Ne nous illusionnons pas d'ailleurs ! Ce besoin de renchéir sur des vertus estimables, jusqu'à les muer en vices, est commun à toutes les formes d'art et marque, en chacune d'elles, un vieillissement fatal. Si quelque nouvelle danse se substituait triomphalement à la danse classique, soyez sûrs qu'elle connaîtrait bientôt, elle aussi, sa virtuosité propre et détestable. Ce serait un excès d'expression ou une complication forcée des rythmes, un pathétique artificiel ou une ingéniosité byzantine des figures. Rien n'est si difficile que d'éviter ces outrances, pour lesquelles on reçoit précisément des félicitations de plus en plus bruyantes et des applaudissements de plus en plus chaleureux.

C'est également de très bonne foi, et au milieu d'aveugles encouragements que l'on contracte les deux autres grands défauts de la Danse : la mièvrerie ou la sécheresse. Chacun des deux règne le plus souvent à tour de rôle, à des époques successives ; quelquefois ils triomphent ensemble, dans deux camps opposés.

La Danse semble, par sa nature même, devoir être avant tout gracieuse. Mais, au lieu de chercher la grâce dans cette juste adaptation de l'effort au dessein dynamique poursuivi, adaptation que j'ai montrée plus haut régie par une sage culture du mouvement et par une intelligence précise des rythmes, on se contente de petites manières et de minauderies faciles.

Une Société, qui se pique de répandre le goût de l'art parmi la jeunesse, me demandait, un jour, de préparer des divertissements, pour je ne sais quelle fête scolaire. On voulait bien me confier, pendant une dizaine de répétitions, des enfants qui n'avaient dansé de leur vie, ni pratiqué aucun jeu rythmique. Comme je déclinais

(1) Publié avec l'autorisation de l'Éditeur Laurens, 6, rue de Tournon, Paris.

cel bonheur, en faisant observer que les pauvres petits ne pourraient, en si peu de temps, arriver à un résultat convenable, on me répondit : « Cela ne fait rien ; ils seront si gentils ! On leur mettra des petits bouquets de papier bleu... »

Des petits bouquets de papier bleu ; voilà l'essentiel ! Le petit bonnet de papier bleu c'est un sourire stéréotype, c'est une main légèrement contournée avec l'auriculaire qui se recroqueville, c'est une épaule qui frôle coquettement la joue, c'est un mollet qui batifole, c'est un bras qui caquale plus ou moins galamment en col de cygne. Et voilà tout le monde en extase !

Tout le monde ?... Non ; pas les esthètes. Ceux-ci ont définitivement rompu avec ces jolasses, avec cette « pomnade » bourgeoise. Mais tremblons ! car au « rondouillard », qu'ils abhorrent, ils opposent le style « ciment armé ». Avec leurs danses, nous ne chorions pas dans la larme à la crème des gracieusetés au rabais ; nous nous heurterions à des rudesses, à des barbarismes cruels, qu'ils tiennent pour le *summum* du style et la sauvegarde du grand art.

Je vous ai déjà parlé, je ne sais à quel propos, de cette intrépide novatrice qui, de ses bras et de ses jambes répandus à terre, traçait vers 1912 ou 1913, des triangles, des trapèzes, des carrés et des rhombes, sur l'arène d'un cirque. Elle a fait école. Les professionnels du Ballet Russe n'ont plus dormi qu'ils ne se figeassent, à leur tour, en de semblables contorsions, qu'ils ne sautellassent d'un pied bot sur une jambe pantelante, avec des débâchements de « catoblepas ». « Cet animal m'affire par sa stupidité ! » balbutie le saint Antoine de Flaubert. Avec ses feuillettes de micasechiste, l'art à la mode, sec, pauvre, cassant, aux coudes anguleux, aux genoux ankylosés, attire également les jobards ou les malins du cubisme... C'est le fin du fin de la « Danse d'Art », le dernier mot du bon chorégraphique ; et c'est un style aussi nigaud finalement, aussi misérable, aussi « facile » aussi banal même désormais que les gentillesses des demoiselles en robe de balatane ; délicatesse décadente, affectée du signe « moins », mais entachée du même amateurisme prétentieux et vide.

Il nous reste à contempler un instant les deux dernières ennemies de la Danse : la fausse pudeur et l'impudicité ; et nous n'aurons plus qu'à suivre, d'un index rapide, sur sa table des matières, l'histoire de cet art, dont nous avons tenté de montrer, en le dépouillant de toutes ses contingences avilissantes, l'humanité profonde et la réelle grandeur.

« Fausse pudeur » n'est pas le terme juste pour désigner les inquiétudes de conscience qui, chez un grand nombre d'individus, paralysent l'activité chorégraphique. Il n'y a pas de pudeur fausse ; la pudeur est un sentiment respectable, noble, élevé, un facteur de progrès intellectuel et, chez les âmes civilisées, une ruse fort heureuse de l'amour, qui sans lui, perdrait une bonne partie de ses attraits.

Disons plutôt « fausse honte » ou « respect humain ». Je ne crois pas du tout à cette théorie que la Danse se soit étiolée au Moyen Âge, au souffle desséchant de la chasteté chrétienne. Ce n'est là qu'une de ces légendes anticléricales, dont la critique fait désormais justice. Rien ne prouve qu'au XII^e et qu'au XIV^e siècles on n'ait pas délicieusement dansé. Il suffit de regarder les figures féminines, sculptées aux ébrasements des porches gothiques, celles de la Reine de Sabà, dans l'art romain, ou les ivoires profanes des mêmes époques, pour constater que la souplesse des mouvements, que la trouillante délicatesse des attitudes, que le goût des formes charmeses, que le sens de la séduction ne s'étaient aucunement perdus dans ces âges de foi vive. Notre éducation mondaine, pétrie de préjugés et le « cant » britannique, triomphant dans les classes dirigeantes du XIX^e siècle, me paraissent de plus terribles ennemis de la Danse que la pudeur chrétienne. Je suis persuadé que les femmes et que les jeunes filles évangélisées par saint François d'Assise devaient être bien moins gênées dans leur mimique et leurs joyeuses « caroles », que les jeunes personnes formées aux bonnes manières sous la Restauration ou même sous le Second Empire.

Celles-ci, du coup, furent peu préparées à la Danse, en un temps où laisser voir un mollet vêtu d'un bas blanc semblait le dernier mot du libertinage, où croiser une jambe sur l'autre, dans un salon, constituait une impardonnable indécence. Il est certain que les femmes de cette société et que les hommes, également soumis à toutes les exigences d'un code plastique rigoureux, étaient peu faits pour s'abandonner à l'émancipation lyrique du geste.

On s'est joliment rattrapé depuis.

N'empêche qu'un fond de gêne, de malaise, de pruderie se trans-

met, par atavisme, chez les jeunes gens et les jeunes filles du monde, surtout en France. Ils n'oseraient pas, à la plage, au golf, au tennis, au théâtre, à montrer un tasset aux parties assez choquants dans le costume et les attitudes. Mais, quand il s'agit de faire un geste un peu amphe, un peu expressif, en dansant, d'exécuter un « sautillé » un peu lancé, de mimer simplement l'ouverture d'une rose, de rougissent, hésitent et semblent soudain frappés d'ataxie locomotrice.

Oserai-je le dire ? Cette gaucherie, cette fausse honte ne me déplaisent pas ; on peut les vaincre par le travail et par un sentiment élevé de l'art, tandis qu'il n'est pas facile de brider le défaut contraire : l'impudicité.

N'appuyons pas sur celui-ci. Un secret instinct esthétique autant que moral devrait guider là-dessus le danseur et la danseuse et leur faire éviter ces manières choquantes, ces expressions équivoques et aussi certaines audaces vestimentaires qui, loin d'accroître la beauté de leurs créations, la détériorent plutôt. Mais quoi ! le pauvre perversité aime les façons équivoques, les allusions grivoises et les étoffes transparentes. Il fera même d'être choqué par une nudité franche et pure. Les danseuses des théâtres subventionnés conservent encore, fâcheuse hypocrisie, leur affreux maillot rose, et ce corset rigide, qui enraime leur torse. Mais il acceptera qu'une femme osseuse ou épaisse, exhibe, sous un voile indiscret, tant de choses qu'il serait si sage de cacher !

Il y a depuis quelques années, une intolérable affectation d'affranchissement, qui nous condamne à voir des grimaces érotiques assez déplaisantes et des académies bien imparfaites. Au Music-Hall, du moins, les modèles sont jolis et l'on n'y va pas par quatre chemins. Mais quand une danseuse est vieille ou laide et qu'elle prétend au grand art, ah ! par Diane ! comme je vous invoque d'un cœur chaste, pudeur de nos aïeules !

Pour en finir avec les maladies de la Danse, laissez-moi vous les montrer toutes abattues sur une même figure symbolique, celle de Salomé.

Les Livres saints avaient voulu caractériser, dans l'anecdote de cette jeune fille, les dangers de la salutation libidineuse ; mais, dans la brièveté de leur récit, ils n'avaient ni calomnié la luxure, ni difamé la Danse. Il appartenait à notre époque d'atteindre ce double but.

Le Moyen Âge commença la besogne. Au portail de la cathédrale de Rouen, Salomé fut représentée dansant sur les mains, et la Danseuse de Chavanac dans la Corrèze en fait une charmante mais ridicule demoiselle, qui a revêtu les atours les plus « up to date » de son temps, pour porter le chef du décollé. Voici déjà la fille d'Hérodiade transformée en « ctéropodiste », puis en « snobinette » du XV^e siècle... La Renaissance continue cette métamorphose carnavalesque, avec Metzys, avec Ghirlandajo, avec Luini, avec del Sarto. De nos jours Paul Baudry case le méchant petit « rat » au foyer de l'Académie de musique. Henri Regnault la transforme en bon gros modèle d'atelier et Gustave Moreau s'acharne sur elle, en tant et plus d'aquarelles et de peintures à l'huile, dont les perversités purement littéraires faisaient divaguer Huysmans.

La Danse, dès lors, s'empara d'elle plus que jamais. Professionnelles ou non, toutes les femmes voulurent être Salomé, au moins un soir. Le jour où, dans une fantaisie violemment ironique, Oscar Wilde vengea enfin la pauvre saltatrice de toutes ces misères, en stigmatisant pour tout de bon les extravagances du Désir, on put croire qu'on la laisserait tranquille, dans le lieu, où, pour sa peine, elle danse sans doute éternellement... Mais les musiciens, qui sont, au fond, des gens candides, même quand leur « écriture » est très compliquée, prirent au sérieux la bouffée de Wilde et la transformèrent en ballets et en opéras terriblement graves. Depuis c'est un défilé recrudescence et ininterrompu de Salomé, redondantes ou décharnées, qui, avec toutes les tares possibles : amateurisme prétentieux ou virtuosité débordante, mièvrerie adipeuse ou « raideur hiératique », surtout impudicité royale, chantent, ballent ou miment le personnage obsédant, pauvre bête émissaire, chargée de tous les péchés de Terpsichore ! Leurs gosiers, leurs bras, leurs jambes ont l'accent de Marseille, de Pantin ou de Nijni-Novgorod. Et la Danse-des-sept-voiles succède à la Danse-des-sept-voiles ; on les tire, on les remet, on les retire, on s'y emberlificote sans répit. Et voilà, du même coup, la Danse et la Volupté ridiculisées à jamais, si le bon sens populaire ne s'en mêle, si l'on ne finit pas siffler de telles extravagances, par balayer une bonne fois cet art sophistiqué !

Jean d'UDINE.

